

PAROLES DE PIONNIERS

Quel est le point commun entre une peintre, un chercheur en mission polaire, un berger et un assistant familial recueillant des enfants? Leur mode de vie et leur travail sont indissociables. Ils se racontent et donnent leurs recommandations de vétérans. *Propos recueillis par Michel Eltchaninoff / Illustrations Mathieu Poupon*

« L'artiste se nourrit de sa propre solitude »

LISA SANTOS SILVA
PEINTRE

Portugaise, elle réside à Paris depuis plusieurs décennies. Ayant décidé d'être peintre dès l'enfance, elle expose un peu partout dans le monde, notamment à la Fondation Calouste-Gulbenkian, à Paris. Sa vie se déroule en grande partie dans son atelier, chez elle.

Ce n'est pas parce que je travaille seule dans mon atelier que je peins jusqu'à 2 heures du matin! Je commence vers midi et termine vers 19 heures. Un bon peintre est celui qui sait s'arrêter au bon moment. L'art réclame une attention et une fraîcheur totales. Pendant que l'on peint, on mobilise ses muscles, ses émotions, ses affects, son intellect, la petite et la grande histoire. C'est intense et cela fatigue très vite. La peinture est un sport de haut niveau. Comme un pilote de Formule 1, le peintre doit prendre dix décisions par seconde. Et s'il fait le mauvais choix, joue mal avec la couleur, les mélanges, la matière, l'élaboration de la pâte, le séchage, alors tout est fini, et le tableau est raté. J'espace les séances sur un même tableau d'un mois afin qu'il sèche correctement. Or il arrive que je loupe la huitième séance. Je dois alors mettre le tableau à la poubelle.

Parvenir à limiter le temps de travail n'est pas suffisant. Il faut également ne pas être dérangé! Aujourd'hui, je ne peux peindre que lorsque mon mari est au bureau. Mais lorsque



mon fils était petit et revenait de l'école pendant que je travaillais, il faisait des crises terribles pour capter mon attention. Là encore, il m'a fait perdre plusieurs tableaux! Contrairement à une personne qui travaille dans un bureau et qui a besoin de converser avec ses collègues, l'artiste se nourrit de sa propre solitude – une solitude propice et désirée, qui dure le temps que la peinture exige. Lorsque je peins, je ne vais pas ouvrir si l'on sonne à la porte et ne sors pas. Mais, parfois, on peut être saisi par l'isolement, cette solitude qu'on ne peut plus rompre. Alors je coupe cette solitude et vais à la chasse aux émotions, dans

la ville, chez les autres. Je me nourris de tout. Lorsqu'on demandait à Dalí quand il peignait, il répondait: «Je peins tout le temps. Là, quand je vous parle, je suis en train de peindre.» Une conversation, un film, un regard que l'on croise nourrit la création. Bref, j'évite de me transformer en solitaire ou en misanthrope, pour mon art lui-même.

Finalement, je suis en confinement depuis très longtemps! Le seul conseil que je pourrais donner à ceux qui travaillent de chez eux est d'essayer de s'adapter, comme je l'ai fait. Nous vivons une situation d'exception. Nous sommes dans quelque chose de hors norme et d'inconnu. Il faut apprendre à le maîtriser, à l'apprivoiser chaque jour un peu plus, et ne pas s'affoler. Au fond, si l'on parvient à vivre avec les contingences matérielles, le bonheur est une sorte de décision.

Pendant le confinement du printemps dernier, travailler est devenu difficile, car je ne pouvais pas me procurer certains matériaux indispensables à la peinture, qui est une activité très matérielle. Les couleurs, les tubes manquaient. Alors j'ai décidé de quitter ce côté matériel pour aller dans l'immatériel. J'ai réalisé des vidéos à partir de photos de familles que j'ai retravaillées pour exprimer une tension, celle que nous avons vécue en craignant de perdre nos proches. Je me suis également mise à écrire. Bref, je me suis adaptée. Pour prendre cette décision d'être heureuse malgré tout, il faut écouter ses rythmes propres, notamment ses rythmes biologiques. Ainsi, on parvient à aimer ce qu'on fait. Même en télétravail. »